

# Les contacts ethniques dans la Mésopotamie et les syncrétismes de la religion sumérienne

Par J. VAN DIJK

## 1° *L'ambiance préhistorique et protohistorique*

La démographie de la Mésopotamie a été caractérisée de tout temps par les fréquentes immigrations. En cela, ce pays semble différer de l'Égypte qui a toujours eu une population assez constante malgré certaines irruptions, venant du Nord ou du Sud. Tandis que le peuple égyptien semble avoir été capable d'absorber ces immigrants, il n'en a pas été ainsi dans la Mésopotamie où la ligne démographique n'est pas une constante : le pays a été soumis toujours à des changements ethniques.

Il n'est pas encore possible de dresser la carte démographique des temps préhistoriques. Il y a bien des arguments en faveur de ceux qui croient que les Sumériens ont été précédés par d'autres peuples qu'ils auraient évincés. Ou, du moins, avec lesquels ils auraient partagé le territoire. La question d'où ils venaient, a été discutée maintes fois. On en trouve un bon résumé de la main d'O. Haldar dans *BiOr*, XXII, 131-140 : « Woher kamen die Sumerer? », ou, encore, chez V. Christian, *Öst. Ak. der Wiss., phil.-hist. Klasse, Sitzungsber.* 236, 1. Abh. : « Die Herkunft der Sumerer ». Le problème est connu sous le nom du « problème sumérien ». Les principaux arguments de la présence d'autres peuples sont : certains noms géographiques ont une apparence non-sumérienne. À la rigueur, on pourrait expliquer ce fait, si les Sumériens avaient conservé et transplanté les noms géographiques de leur pays d'origine, coutume bien connue des temps modernes et bien connue aussi des temps plus récents de l'histoire de la Babylonie<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Cf. l'aisance avec laquelle les Babyloniens ont transplanté les noms géographiques d'autrefois à Babylone; E. Unger, *Babylon* (1931), Kap. IX. Les noms de villes

Il y a ensuite bon nombre de mots de culture dans le lexique sumérien, qui sont probablement des mots d'emprunt, entrés dans le sumérien par le contact ethnique. Cependant, on a souvent déclaré que tel mot était un emprunt, sans le prouver, p. ex., *utul* = « pasteur » serait un emprunt. Mais c'est certainement du bon sumérien : *udu-lu* « paître les brebis ».

De même, on rencontre des mots sumériens dans les langues sémitiques, qui y sont entrés de bonne heure; plusieurs bien avant le deuxième millénaire, comme l'état phonétique de ces mots le prouve<sup>1</sup>. Il n'est guère explicable pourquoi certains logogrammes sumériens sont écrits comme ils le sont. Bon nombre de ces logogrammes s'expliquent par l'organisation interne de l'écriture sumérienne. Ainsi, p. ex., *men*, acc. *me'ānu* « couronne », est écrit GÁXEN; ce qui est une écriture phonétique : *ma'ēn* et l'emprunt de l'accadien s'explique bien par l'évolution de la phonétique sumérienne. Dans d'autres logogrammes pourtant, la graphie n'est guère explicable de cette manière : p. ex., la graphie \*PA.TE-si-ak, dont l'élément PA.TE a la valeur  $\bar{e}n_x$ . PA.TE est probablement une écriture anagraphique : *tenpa*. Toutes ces écritures anagraphiques, si fréquentes, s'expliquent déjà elles-mêmes difficilement par la structure interne de l'écriture ou encore par l'évolution de la syntaxe sumérienne. *tenpa* pourrait être un mot d'emprunt d'une autre langue, où le mot signifierait  $\bar{e}n_x$  « seigneur ».

Il y a encore le problème des KA-KA-si-ga, c.-à-d. des mots, des valeurs phonétiques, qui ne semblent pas se trouver dans le lexique sumérien<sup>2</sup>.

anciennes comme Keši, Aratta, Zabala, Kullab, HA.A<sup>ki</sup> se trouvent dans les textes « épiques » aussi hors de la Mésopotamie. Voir: A. Falkenstein, *An Or*, XXX 50<sup>6</sup>; J. van Dijk, *OLZ*, 1965, 29-30.

<sup>1</sup> Cf. A. Falkenstein, *Genava*, NS VIII, 304 ss.; Das Sumerische 25a.

<sup>2</sup> Cf. I. J. Gelb, *Genava*, NS VIII, 262 ss. I. J. Gelb a réuni en quelques pages les arguments en faveur d'une population présumérienne dans la Mésopotamie. [L'auteur de ces pages vient de découvrir dans la collection de Yale une incantation, YBC 1836, qui porte une rubrique : *inim-inim-ma ... eme-su-bir<sub>6</sub><sup>ki</sup>-a* « incantation ... (écrite) en langue subaréenne ». Du coup nous possédons un nombre considérable de textes de cette langue parce que toutes les incantations éditées ou inédites écrites dans une langue 'inconnue' s'avèrent subaréennes. Ces textes dérivent d'une ancienne tradition, bien que les copies soient bab.-anciennes. Or, il paraît que le Subaréen et le Hourrite sont des langues au moins apparentées. Par conséquent, A. Ungnad les a identifiées avec raison contre I. J. Gelb qui voulait les distinguer. Cette trouvaille apporte certainement un élément nouveau à la discussion, bien que la grande thèse d'Ungnad, que la langue subaréenne était parlée

Ici également, il faut être très prudent : bi est une valeur KA-KA-si-ga. Mais c'est bien un mot sumérien, qui se retrouve dans des composés comme pisan « une espèce de cruche ». Mais, à tout prendre, la conclusion que la population préhistorique de la Mésopotamie n'ait pas formé une unité, semble être justifiée.

2° *Y-a-t-il des syncrétismes religieux ou mythiques qui datent des temps préhistoriques?*

Puisque nous ne pouvons pas atteindre le degré de certitude requise pour une reconstruction de l'histoire de ces contacts ethniques, les moments de syncrétismes de la religion et de la mythologie sumériennes posent un problème délicat : l'éminent assyriologue français, Fr. Thureau-Dangin, a remarqué au sujet du livre d'E. A. Speiser, *Mesopotamian Origins*, dans lequel celui-ci défend une immigration très tardive des Sumériens, proposition mitigée par lui plus tard dans *HUCA*, XXIII, 339 ss. : « The Sumerian Problem Reviewed », que les éléments constitutifs du panthéon sumérien semblent bien être autochtones, intimement liés aux phénomènes physiques et climatiques particuliers à la Mésopotamie. Il en est de même de leur cosmogonie.

Mais il faut avouer aussi que leur mythologie pullule d'éléments hétérogènes qui y ont été introduits de par ailleurs. Il s'agit ici d'une question de principe : les nombreux mythologèmes sumériens qu'on retrouve dans des mythologies des plus diverses, dans des régions des plus lointaines, descendent-ils des Sumériens ou dérivent-ils d'un fond commun préhistorique? Il est d'ores et déjà improbable que ce petit peuple ait pu avoir une telle influence. Les jours du pansumérisme sont passés. Mais alors, ces mytho-

universellement dans le Proche Orient aux temps préhistoriques, ne puisse pas se prouver sans plus par ces textes.

Dans ce contexte, il ne faudra non plus négliger quelques lignes remarquables de la composition 'Enmerkar and the Lord of Aratta', ed. S. N. Kramer (dupl. Ashm. 1924-475), 141-146 : u<sub>4</sub>-ba su-bir<sup>ki</sup> ha-ma-zi<sup>ki</sup> ... ki-en-gi kur-mar-tu ... ki-uri ... ùku-sag-si-ga<sup>ki</sup> en-lil-ra eme-aš-àm hé-en-na-da-ab-du<sub>11</sub> « en ce temps : Subir, Hamazi ..., Šumer, ... la montagne d'Amurru, Accad ..., tous les<sup>pe</sup> peuples ensemble, parlaient dans une langue unique à Enlil ». Ce témoignage nous semble devoir être mis en relation avec le mythe de la confusion des langues et être lourd de conséquences pour la préhistoire de ces pays (cf. déjà : Ill. Religionshistorie I, Janv. 1968, 432, 13).]

logèmes doivent avoir été introduits de bonne heure dans la religion sumérienne par le contact ethnique. Cette conclusion s'impose, car il s'agit de mythologèmes si détaillés, qu'il est impossible d'attribuer leur diffusion à des causes psychologiques. Ensuite, ces motifs mythiques doivent appartenir, pour des raisons que nous ne pouvons pas détailler ici, à la vieille souche de la mythologie sumérienne. Il est aussi nécessaire, dès maintenant, d'élargir les horizons géographiques du peuple sumérien pendant la période protohistorique. Le trafic des pierres précieuses avec des régions aussi lointaines que l'Afghanistan est attesté pour la période d'environ 3000. Des tablettes d'écriture cunéiforme ont été trouvées à Tartaria, dans la Roumanie : ces signes cunéiformes ne peuvent pas ne pas dépendre de l'écriture sumérienne. Ces tablettes datent d'environ 2800<sup>1</sup>.

L'arbre cosmique si bien connu partout où il y a question de pratiques chamaniques, est un mythologème bien connu également des Sumériens<sup>2</sup> : ses racines couvrent plusieurs lieues des profondeurs de l'océan; la cime en atteint les hauteurs du ciel. Dans le feuillage, l'aigle mythique, l'Anzu, a bâti son nid. Dans son tronc, la Lilith a eu sa demeure; le soleil y demeure; le dragon mythique, l'ušumgal, habite entre ses racines. L'arbre est planté sur les rivages de l'Euphrate et du Tigre : il en boit les eaux. En dessous, la déesse Ninmah a sa chambre à coucher. De son tronc, le tambour (du chaman) est fabriqué; de ses branches, la baguette du tambour. Quand on bat le tambour, le son en met les habitants d'Uruk dans un état de délire. Ils exécutent des danses frénétiques autour de l'instrument. Le tambour tombe dans les enfers. Cet arbre a été abattu par un héros : par Gilgameš, qu'on ne doit pas identifier au Gilgameš historique, comme il n'est pas permis d'identifier le Dumuzi, le Lugalbanda mythique aux rois historiques de ces noms. Cet arbre a été courbé par un dieu ou par un héros : scène représentée souvent dans l'art glyptique. La descente aux enfers d'Enkidu a eu lieu après que le tambour fut tombé dans les enfers. La célèbre nécromancie se déroule à cette occasion.

Le dim-gal, le « pivot du ciel et de la terre » est intimement lié à ce mythologème. C'est le grand « mât », épithète de plusieurs temples, qui est dit se trouver dans le centre de la terre. Ce « centrisme » est naturellement un

<sup>1</sup> Cf. sur ces tablettes, A. Falkenstein, *Germania*, XLIII (1965), 169-73.

<sup>2</sup> Cf. pour le moment: *Illustreret Religionshistorie*, Gad (Køb. 1968), I, 397 ss.

centrisme rituel. Le rite, qui dans plusieurs mythologies est mis en relation avec ce mât et avec l'arbre cosmique : « monter au ciel et descendre aux enfers », est bien connu indépendamment du mythe de la descente aux enfers d'Inanna. Aussi, le dieu <sup>a</sup>dim-gal est-il « l'ange » de l'enfer.

Le bâton de l'exorciste est mis en relation avec cet arbre cosmique et avec le « mât ». Beaucoup d'allusions à ces mythologèmes se trouvent en outre dans les incantations magiques. Ainsi, il est dit dans une incantation inédite, VAT 1284 (// VAS X, 192) <sup>e</sup>ma-nu dim-an-na <sup>e</sup>ma-nu dim-é-an-na úr-bi gi<sub>6</sub> na-nam pa-bi <sup>e</sup>banšur-an-na « bâton, mât du ciel; bâton, mât de la maison du ciel (= é-an-na, le temple d'Uruk); ses racines sont (dans) l'obscurité, sa cime est la table du ciel ». Le tamaris joue également un rôle important dans le rituel de l'exorciste. Dans l'un de ces rituels, Šurpu IX, 1 ss., il est dit : « Tamaris, arbre unique, qui croît dans la haute steppe, sa cime vers le ciel, ses racines vers la terre ..., sa cime vers le ciel est un piège, ses racines s'enfoncent dans la terre comme dans ses fondements. »<sup>1</sup> Le mythe a été mis sur le compte de plusieurs dieux, finalement sur celui de Marduk.

Il n'est pas douteux que ce complexe de mythes soit très ancien. Le syncrétisme doit remonter à la période préhistorique. Les détails en correspondent avec une telle précision à ce que nous savons de l'arbre cosmique et des pratiques chamaniques de par ailleurs<sup>2</sup>, qu'une interdépendance semble être indéniable.

De bonne heure on a reconnu que plusieurs dieux qui jouent un rôle dans le cycle hittite : le royaume dans le ciel et le chant d'Ullikummi<sup>3</sup>, portent des noms babyloniens. Mais le motif aussi est parfaitement connu des Sumériens, bien que nous ne possédions que des allusions. Dans un hymne à Nergal, 4R 30 Nr 1, 18 s., il est dit<sup>4</sup> : na<sub>4</sub>/i á-àm me-ri mu-un-g[u], ce qui est traduit par : *abnu mutta'idi tābut/abnu ina uzzi tābut*. La double traduction prouve que l'essence du mythe était oubliée dans le temps où le traducteur vivait, c.-à-d. dans la 1<sup>re</sup> moitié du 1<sup>er</sup> millénaire.

<sup>1</sup> E. Reiner, « Šurpu », *Arch. f. Orientf.*, Beih. XI, 45.

<sup>2</sup> Cf. M. Eliade, *Le Chamanisme*, passim.

<sup>3</sup> Cf. pour les textes et pour la littérature, A. Goetze, *ANET*<sup>2</sup>, 121 ss.; cf. aussi S. Hartman, *Illustret Religionshistorie* (1968) II, 27 ss.

<sup>4</sup> Cf. *Leipz. sem. Stud.*, I<sup>6</sup>; J. Böllenrucher, *Geb. und Hymnen an Nergal*, 44 s.

Il traduit : « tu as détruit la fameuse pierre/tu as détruit la pierre dans ta colère ». Mais le sumérien porte : « tu as détruit le pied à la pierre », et ainsi la correspondance des deux mythes est totale.

Le texte en question, 4R 30, contient en outre plusieurs allusions à des mythes connus et inconnus. Ainsi, LSS I/6, 44, 18 : ú-àm me-ri mu-un-gaz « c'est la plante, que tu as brisée du pied »; šegbar-sag-VI hur-sag-gá mu-un-ug<sub>x</sub> (BAD) « tu as tué le cerf à six têtes dans la montagne »; im-babbar kur-ra me-ri-síg-ga-du<sub>11</sub>-ga-na « ayant foulé aux pieds le gypse dans la montagne »; kúš<sup>ha</sup> a-nim-ma me-ri-kúr du<sub>11</sub>-ga-na « ayant renvoyé le poisson-*kuš* dans l'étang ». Ici, le héros de ces prouesses est Nergal, mais il est traditionnellement Ninurta, le vengeur d'Enlil; cf. E. Reiner, *RA*, LI, 10; B. Landsberger, *WZKM*, LVII. Parmi ses tours de force herculéens figure qu'il a tué « le pierreux », le *šūt abni*, prouesse attribuée dans la suite au Gilgameš mythique, portée sur le nom du Gilgameš historique<sup>1</sup>; Enki d'Eridu s'est battu apparemment aussi avec lui, lorsqu'il a conquis l'Abzu, l'océan souterrain<sup>2</sup>. Plusieurs de ces exploits ont été attribués plus tard à Marduk<sup>3</sup>.

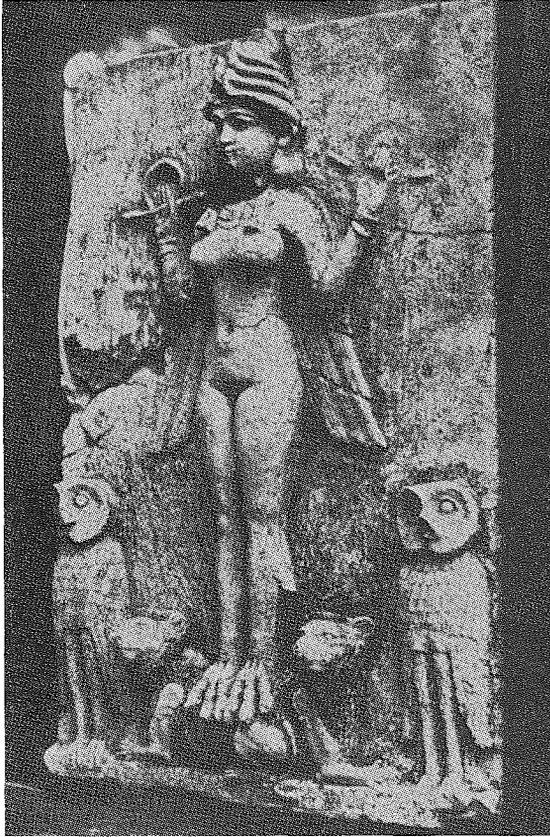
On remarque, combien ces « travaux herculéens » ont été transmis, on dirait, « impersonnellement ». Ils sont passés d'un dieu, ou d'un héros, à un autre. Il nous semble que ces mythologèmes sont des survivances d'une période de l'histoire de l'humanité reculée et que leur diffusion est due à un contact ethnique que nous sommes incapables de reconstruire. Le motif de la « fameuse pierre » ne peut pas être d'origine mésopotamienne, puisque ce pays ne connaît simplement pas de falaises. Et il est plus que douteux que ce motif y soit introduit par une influence quelconque de la part des Grecs. Ainsi, il se pourrait bien que le *motif* des travaux d'Hercule soit le même que celui des exploits de Ninurta; les différences s'expliqueraient par l'éloignement de la source commune dans un passé très lointain.

La mise à mort du dieu du ciel, An, si étrangère à la mythologie sumérienne, mais motif bien connu d'autres mythologies, se trouve dans des textes que j'appellerais volontiers « des commentaires cultuels et ésotériques »

<sup>1</sup> Cf. les réf. dans C. J. Gadd, *Iraq*, XXVIII, 1 ss.

<sup>2</sup> Cf. le texte chez S. N. Kramer, *Chic. Ass. Stud.*, X, 2 ss.; et id. dans P. Garelli, *Gilgameš et sa Légende*, 66 s.

<sup>3</sup> *Enūma eliš*, I, 140 ss.



L'Ištar volante du relief Burney. Cf. p. 200 s. (Arch. f. Orientf. XII 130).

néo-babyloniens. Ces textes pullulent de mythologèmes qu'on ne trouve pas ailleurs dans la littérature sumérienne. *Sumer*, XIII, 117, Pl. 25, se lit : *a-nu-um ik-mu-ú [...] iš-du-du pagar-šú ana a-nun-na-ki ip-qid-[su-ma ...] it-ti-ku-nu ka-mi a-n[u-um ...] mašak-šú ki-i i-ku-šu<sup>mul</sup>sipa-zi-an-na x [...]* *ki-i ú-lab-bi-šú u a-nu-um ina muhhi sag-du nak-ri[š ...]* « ils ont enchaîné le dieu Anu ...; ils ont traîné son corps; aux Anunna il l'a confié [...] avec vous; Anu enchaîné [il l'a tué?]. Après avoir écorché sa peau et en avoir revêtu [...] ... l'étoile Sipazi'anna. Anum au dessus de sa tête, hostilement [...] ». Des textes pareils attestent l'existence, dans les milieux des savants babyloniens, de certains mythologèmes qui ne peuvent guère

être mis en harmonie avec les idées cosmogoniques telles que nous les connaissons par la théologie officielle. Bien qu'il soit vrai que la mise à mort de Ti'āmat dans Enūma eliš soit un mythologème apparenté.

Le mythe de la séparation entre les eaux du déluge primordial et la terre sèche, que nous retrouvons démythifié dans Genèse 1 et dans les textes d'Ugarit, est attesté dans le grand poème didactique dont Ninurta est également le héros : Iugal-e. Le texte date d'environ 2200. Ninurta amoncelle les montagnes, de sorte que les eaux primordiales ne peuvent plus couvrir la terre. Il ramasse ensuite les eaux du déluge dans l'Euphrate et dans le Tigre. Ainsi, l'agriculture devient possible. Grâce à cet exploit, Ninurta s'appelle a-huš-gi<sub>4</sub>-a « celui qui retient les eaux furieuses ». Il devient l'engar « le cultivateur » des dieux. Le mythe se déroule dans les temps mythiques, où les « dieux-hommes », c.-à-d. les dieux obligés aux mêmes devoirs que plus tard les hommes, étant anthropomorphes (inversement : les hommes, après leur création, étaient théomorphes), devaient travailler durement. Le caractère du mythe a un coloris local prononcé, mais le motif est bien connu de par ailleurs<sup>1</sup>.

Le mythologème des dieux-démas, des dieux vivant sur la terre avant la création de l'homme, représentant les principes de la culture, relégués ensuite à l'enfer, le mythe des « anges tombés », si bien connu par les œuvres d'Ad. Jensen, est parfaitement connu des Sumériens. Les dieux-démas y sont représentés par les dieux « pères et mères d'An, resp., d'Enlil »<sup>2</sup>.

On pourrait faire une longue liste de motifs mythiques que le pays de Sumer a eus en commun avec d'autres peuples. Nous n'avons donné que quelques exemples. Nous avons remarqué plus haut que beaucoup dans la religion et dans la mythologie sumérienne semble être autochtone. Beaucoup y semble être hétérogène. C'est le problème que les panbabyloniens d'autrefois semblent avoir senti. Certaines tendances ont pu vicier leurs recherches. On se demande si, pour cette raison, on devra renoncer pour toujours à la

<sup>1</sup> Bien que le texte de ce mythe important puisse être reconstruit à l'aide de textes inédits, il faut se contenter pour le moment de la traduction, bien méritoire alors, mais insuffisante aujourd'hui, de H. Radau, *BE*, XXIX, 63. Cf. aussi S. N. Kramer, *FTS*, 198 ss.

<sup>2</sup> Cf. J. van Dijk, *Act. Or.*, XXVIII<sup>1</sup>, 6-16. Ad. Jensen, *Mythos u. Kultur bei Naturvölkern*. Wiesb. 1960.

recherche comparative selon une méthode strictement scientifique. L'horizon de la recherche comparative en matière d'histoire de la religion pourrait s'en élargir, il nous semble.

### 3° Les invasions sémitiques

Le contact entre les peuples sémitiques et les Sumériens et les syncrétismes qui s'en sont suivis, demandent quelques observations préliminaires.

Les Sémites ont été probablement parmi les peuples arrivés dans la Mésopotamie dans les temps préhistoriques. Il nous semble que le grand nombre de mots du lexique sumérien empruntés aux langues sémitiques s'explique mieux par une symbiose séculaire que par une invasion abrupte à une date relativement récente. La grande invasion des Sémites cependant, semble avoir eu lieu dans les temps où l'on date généralement le grand déluge<sup>1</sup>. La première dynastie de Kiš commence traditionnellement après ce déluge. Ses rois portent au commencement tous des noms sémitiques<sup>2</sup>. Les tablettes qu'on vient de trouver à Tell-Şalabîh, près de Nippur, sont datables d'environ 2600. Elles contiennent un grand nombre de noms sémitiques<sup>3</sup>. Il est étonnant que presque la moitié des noms de scribes de langue sumérienne y soient sémitiques<sup>4</sup>. Le fait que les noms des rois de la fin de cette dynastie sont de nouveau sumériens, semble indiquer que ces envahisseurs se soient assimilés la civilisation sumérienne assez vite et qu'alors l'aristocratie du moins ait parlé le sumérien. Et encore, que le peuple sumérien ait été capable alors d'absorber cette invasion énorme, du moins sur le plan culturel. C'est la caractéristique de la civilisation sumérienne : tous les envahisseurs se la sont assimilée. Dans ce sens, une religion babylonienne n'a jamais existé. Il n'a existé dans la Mésopotamie qu'une religion sumérienne, qui, sous

<sup>1</sup> Fischer, *Weltgeschichte 2, Die altorientalischen Reiche*, I, 56. Auparavant j'avais proposé moi-même, dans *Act Or*, XVIII<sup>1</sup>, 31 s., une évolution sémantique, « typologique », du mot a-ma-ru = « déluge ». Le prototype de tous les déluges serait le déluge primordial. Ce sont les eaux sauvages de ce déluge primordial que Ninurta a retenues en amoncelant les montagnes. Le mot a-ma-ru a certainement le sens figuré « invasion », « catastrophe ». Mon interprétation n'exclut pas la réalité physique du déluge, accompagné d'une invasion. Il semble difficile de séparer le déluge de la liste des rois du déluge mythique connu du poème de Gilgamesh etc.

<sup>2</sup> Cf. Th. Jacobsen, *Sum. Kinglist = Ass. Stud.*, XI, 76 ss. et *JCS*, XVII, 52 ss.

<sup>3</sup> Cf. J. Biggs, *JCS*, XX, 73 ss.

<sup>4</sup> Cf. J. Biggs, *Or*, NS XXXVI, 55 ss.

l'influence des différentes invasions a beaucoup évolué, mais dont les éléments constitutifs sont restés les mêmes jusqu'aux temps chrétiens. N'oublions pas que même le célèbre dieu de Babylone était un dieu sumérien, dont les théologiens de cette ville avaient fait à l'aide d'une astuce théologique le fils aîné d'Enki, du dieu d'Eridu, remplaçant ainsi le vrai fils aîné, Asarluhi, par Marduk.

Une autre caractéristique du peuple sumérien est l'universalisme. Elle l'est surtout du dieu Enlil, du dieu de Nippur, qui avait évincé le dieu du ciel, An<sup>1</sup>. La prêtrise de ce dieu a donné maintes fois la royauté du pays sans hésiter à des rois étrangers. Les Sumériens, comme tous les primitifs qui professent une religion de la nature, ont reconnu le caractère des dieux étrangers et les ont mis au même rang que leurs dieux à eux. Un tel dieu, p. ex., était appelé par eux : « le dieu Enlil d'Elam ». Ainsi, Dagān a été identifié à Enlil. Ils assimilaient sans rancune les dieux d'autres pays à leurs dieux à eux, parce que les religions primitives sont essentiellement les mêmes : l'Adad sémitique était pour eux Iškur, Iškur devenait Tešub, etc.

Cette prêtrise protégeait les étrangers contre les injustices de la part des Sumériens. Gilgameš et Enkidu l'ont éprouvé, lorsqu'ils avaient tué l'ennemi de Šumer, Huwawa, désormais inoffensif. Enlil, de fait, la prêtrise, les a maudits. Cette prêtrise ne craignait même pas de convoquer les barbares dans le pays de Šumer, quand un roi avait péché contre l'ordre sacré du pays : ils appelaient un déluge dans Šumer, c.-à-d. une invasion de barbares. C'est ce que les Sargonides ont éprouvé, selon les textes sémi-historiques sous Narāmsîn; c'est ce que le dernier roi d'Ur, Ibbisîn a subi.

On a évalué différemment les relations entre les Sémites envahisseurs et les Sumériens sédentaires. Nous savons peu de ces relations aux temps qu'on appelle « frūhdynastisch », c.-à-d. lors de la période entre le déluge et l'avènement de la dynastie d'Accad. Les inscriptions historiques viennent dans leur presque totalité du Sud où l'élément sumérien était prédominant. Les textes littéraires de la période de Fārah ne sont guère déchiffrables, bien qu'ils émanent de la tradition sumérienne.

On a voulu construire a priori une opposition entre les deux peuples. Un article bien connu de Th. Jacobsen dans *JAO*S, LIX, 485 ss., a été la cause

<sup>1</sup> Cf. J. van Dijk dans : *Illustreret Religionshistorie*, I, 404 ss.

d'une forte réaction contre ceux qui croyaient à un conflit racial. Jacobsen parle d'un « Assumed conflict between Sumerians and Semites in early Mesopotamian history »<sup>1</sup>.

Th. Jacobsen a eu certainement raison quand il a dit qu'une opposition raciale ou ethnique est étrangère à l'esprit des Sumériens. La caractéristique de leur attitude envers les étrangers est leur universalisme, comme nous venons de le remarquer. La caractéristique des peuples envahisseurs est leur inclination à s'assimiler leur culture. On ne peut que s'étonner que la tradition sumérienne se soit conservée si pure, malgré les invasions fréquentes. Un peuple comme les Cassites, p. ex., qui a dominé le pays pendant quatre siècles, n'a guère laissé de traces.

Pourtant un conflit a éclaté : le conflit le plus douloureux de l'histoire de la Mésopotamie, un conflit politique et religieux, le conflit entre Šumer et Accad.

#### 4° *Les syncrétismes de la période d'Accad et le conflit politico-religieux qui s'en est suivi*

On ne peut plus, désormais, mettre en doute l'existence de ce conflit. La description de la destruction d'Accad, contenue dans une composition appelée « la malédiction d'Accad », écrite par un Sumérien et en sumérien, en est le témoin<sup>2</sup>. Ce conflit s'est aggravé par échelons, chaque cruauté des Sargonides rendant la résistance des Sumériens plus tenace. A la fin, ce conflit est devenu ce qu'on appelle aujourd'hui une guerre de religion et l'exaspération est devenue si grande, que la prêtrise d'Enlil, dont le brutal Narāmsîn avait détruit le temple, appela les barbares dans le pays, ménagea une alliance entre les cités de Šumer, s'allia aux Gutéens pour détruire Accad. Puisque ce conflit n'a pas eu ses racines dans l'attitude sentimentale des deux peuples, il faut en chercher les raisons ailleurs : si un tel conflit n'a pas surgi du milieu des peuples eux-mêmes, il faut qu'il leur ait été imposé du dehors par un intellect idéaliste ou malfaisant.

---

<sup>1</sup> La dernière réaction contre la thèse de Th. Jacobsen est celle d'I. J. Gelb, « Sumerians and Akkadians in their Ethno-Linguistic Relationship », *Genava*, NS VIII, 258 ss.

<sup>2</sup> On trouve une traduction de ce texte important de la main d'A. Falkenstein dans *ZA*, NF XXIII, 43 ss. Cf. aussi l'introduction d'A. Falkenstein.

Ma réponse à la question est par conséquent : par une étrange erreur, Sargon d'Accad a construit sa politique sur l'acceptation d'une telle opposition, qui, pour les Sumériens, et, on doit le conjecturer, aussi pour les Sémites, n'existait pas. La conception politique de Sargon était bâtie sur un intellectualisme et partait de prémisses fausses.

Sargon a eu naturellement ses raisons pour les innovations politiques : il essayait d'éliminer les causes de la faiblesse politique envers l'étranger dont l'état sumérien a souffert de tout temps. Mais sa conception politique n'était pas réalisable sans de grands syncrétismes religieux et contenait les germes d'une guerre de religion. Nous essayerons d'expliquer d'où provenaient ces faiblesses de la structure politique de la cité de Šumer.

### 5° *La « divine démocratie »*

Sargon se révèle avoir été un penseur. Toutes les guerres pour prévenir la destruction de la culture sumérienne par les barbares envahisseurs au moyen d'expéditions coercitives et, subséquemment, au moyen de l'assimilation culturelle et religieuse, avaient été vaines aux yeux du fougueux Sargon. C'était à cause de la structure politique du pays, que j'appellerais : la « divine démocratie », expression, à mes yeux, plus exacte que celle de « primitive democracy »<sup>1</sup>.

Pour expliquer cela, je pars d'une particularité de la grammaire sumérienne : le sumérien ne connaît pas les genres grammaticaux, mais distingue les classes des personnes et celle des choses inanimées. A cette distinction correspond l'usage de certains morphèmes. Les règles selon lesquelles ces morphèmes s'appliquent, sont absolues et strictes, p. ex., le pluriel de la classe des personnes peut se former par la postposition *e-ne*, ce qui pour le neutre est strictement défendu. Puisque le fait que le pluriel du substantif *uru* = « ville » peut se construire de deux façons : personnellement et neutre, n'a pas été observé jusqu'ici, j'en donne des exemples. Fadhil Ali, *Letters*, 42, 9 : *uru<sup>ki</sup>-bé-ne dingir-bé-ne*, qui *doit* se traduire par : « ces villes, c.-à-d., ces dieux ». « dieu » dans cette expression est une apposi-

<sup>1</sup> Terminologie créée par Th. Jacobsen dans son article connu : « Primitive Democracy », dans *JNES*, II (1943), 159-72. Cf. aussi id. dans *ZA NF XVIII*, 91 ss. : « Early Political Development in Mesopotamia ».

tion, ce qui se prouve par un passage de la lamentation d'Ibbisîn, 1. kurugu 67 : *uru-ba dingir-uru-bé-e-ne bar-ta ba-su<sub>g</sub>-ge-eš* « de cette ville (Ur), les 'dieux-villes' se distancèrent », c.-à-d., les 'dieux-villes' appartenant à une amphictyonie, dont Ur, possédant la royauté, était alors un centre, ne voulaient plus venir visiter Su'en, le 'dieu-ville' d'Ur, ni lui témoigner leur soumission le jour du Nouvel An en lui apportant les livraisons rituelles de ce jour. C'est cela le sens des voyages des dieux le jour du Nouvel An, comme nous croyons l'avoir montré dans *ŷCS*, XIX, 21 ss. Ces livraisons étaient appelées le 'nisag<sub>x</sub> (LAK 159)', l'expression dont descend le nom du premier mois : Nisan. Le même phénomène grammatical se rencontre encore dans l'expression : *dingir-ma-da-bé-ne* « les dieux-pays », qui n'est pas une faute contre la grammaire, comme A. Falkenstein l'a pensé dans *Bagd. Mitt.*, III, 34, où l'on trouve aussi des références. La même particularité est attestée pour l'expression, *UMBS*, V, 1; II, 14 : *sag<sub>x</sub> (LAK 159)-uru-bé-ne* « villes-têtes/principautés », c.-à-d. : les villes qui étaient les centres des ligues sacrées. Ce pluriel se trouve aussi, l.c., 19 *uru-bé-ne* « villes (pers.) ». Par conséquent, la traduction « le dieu de la ville » (« Stadtsgott ») est un contresens : la construction sumérienne est asyntactique et personnelle : « dieu-ville », comme *dingir-lú-u<sub>x</sub>-lu* « dieu-homme », contredistingué de \**dingir-lú-u<sub>x</sub>-lu-ak* « dieu de l'homme », c.-à-d., le dieu personnel, protecteur d'un humain, *dingir-\*uru-ak*, syntactique, signifie « le dieu d'une ville », ainsi comme Sargon, Gudéa, les rois d'Ur III l'étaient; en acc. : *il ālišu*, ce qui est un titre byzantin, qui n'a rien à voir avec la « ville divine ». A l'origine, il semble y avoir eu cinq centres de ces « villes divines », *UMBS* l.c. (c'est le récit sumérien du déluge) : Eridu = Enki; Badtibira = nu-gig (la courtisane/ la *qadištu* = Inanna); Sippar = Utu; Šuruppak = Šud; Larak = Pabilsag, à quoi les dynasties prédiluviennes correspondent.

Cette identification absolue du dieu et de la ville me semble être le moment essentiel de la structure de la société sumérienne et être lourde de conséquences : alors, si le jour de l'an les « dieux-villes » étaient rassemblés dans le conseil des dieux, s'ils l'étaient autour de la table du « dieu-père », c'étaient les villes qui s'y étaient assemblées, qui s'étaient mises en conseil. On comprend bien que ce n'étaient pas les statuettes muettes de ces dieux qui délibéraient : c'étaient les représentants de ces dieux, l'en et les en<sub>x</sub>-si. S'ils

fixaient le destin pour l'année à venir, c'étaient les villes qui arrêtaient les grandes décisions, autrement dit : le conseil des dieux, le *puhrum*, était de facto le conseil des villes d'une ligue sacrée<sup>1</sup>. La filiation politique des dieux, contredistinguée de la filiation théologique, en dépend. Si Ningirsu est dit être le fils d'Enki d'Eridu et ensuite aussi être le fils d'Enlil de Nippur, cela veut dire, que la ville de Lagaš appartenait d'abord à la ligue d'Eridu et qu'elle est devenue ensuite membre de la ligue de Nippur. *uru* « ville » dans les noms du type *uru-ka-gi-na*, n'est autre que le dieu Ningirsu, le « dieu-ville » de la cité. Une ville ne peut donc pas avoir une « bouche fidèle » (= adjectif possessif). Fils d'un dieu X *peut* signifier : fils d'une ville, dont le dieu X est le « dieu-ville »; la grande difficulté pour la filiation divine de certains rois, parfois de toute une armée, dont les soldats s'appellent « fils, alliés d'Utu », peut se résoudre de cette manière : etc., etc.

Les Sumériens ont dû sentir à un moment donné les déficiences de ce système : la structure en était trop idéaliste. C'était bien « l'ordre sacré », mais cet ordre sacré pouvait être violé et l'a été de fait. Les guerres entre Umma et Lagaš après la médiation de Mesilim en sont les témoins : que Nisaba porte le péché sur sa tête, est-il dit dans le texte célèbre d'Urukagina. Alors, ils ont institué ce que nous appelons la royauté. L'essentiel de cette royauté me semble être le pouvoir coercitif, de restituer l'ordre sacré violé, de punir les coupables, mais non pas de dominer les cités où ils avaient dû intervenir. Si nous trouvons dans les fouilles des ex-votos de certains rois ou de certains *ensi* dans des villes qui n'appartenaient pas à leur territoire, comme c'est attesté pour Mesilim à Lagaš, cela ne veut pas dire que ce roi ou cet *ensi* ait dominé cette ville. Ainsi, un texte inédit d'Entemena dit, qu'il a conquis Badtibira, Uruk, Larsa et Ur, qu'il y a restitué l'ordre sacré, qu'il a ordonné la libération des esclaves et qu'il s'est retiré ensuite sur ses villes à lui. Il a dû agir de cette façon sur l'ordre du roi et de son conseil. Néanmoins, nous trouvons sa statue à Ur.

Si le conseil (*puhrum*) divin est en effet l'assemblée des « dieux-villes », on ne se trompera pas si l'on croit que le roi s'est assis à la place d'honneur, c.-à-d. à la place du dieu du ciel, An: il était en effet aussi impuissant. Enlil à sa droite, *in casu*, la prêtrise de Nippur s'arrangea pour y gouver-

<sup>1</sup> Cf. sur le conseil des dieux, le *puhrum*, les références dans J. van Dijk, *Sum. Götterlieder*, II, 123, et la littérature citée supra, p. 182, rem. 1.

ner de facto. Le roi dépendait de la bonne volonté de ceux sur qui il devait exercer son pouvoir.

Or, la grande liste des rois défend la thèse d'une royauté unique dans la Mésopotamie, sinon dans l'univers<sup>1</sup>. Nous connaissons bien les objections contre cette thèse : cependant, on n'a pas le droit de mettre cette thèse entièrement sur le compte de la fantaisie des compilateurs. L'idée doit avoir existé. La thèse a trouvé tout d'un coup un support dans un passage de la lamentation d'Ibbisîn, 4. kirugu 352 ss.<sup>2</sup>. Su'en (= Ur) est allé à Enlil (= sa prêtrise). La situation d'Ur est désespérée. La prêtrise d'Enlil a déjà décidé de donner la royauté à un autre, probablement à Išbi'era. Ur supplie Enlil de sauver la royauté de Su'en. C'est alors qu'Enlil répond: « Su'en, fils de Šumer, tu es affolé par cela, tu t'en plains (: l. girrān-na); la sentence, la décision de l'assemblée (*puhrum*) est irrévocable, les ordres d'An et d'Enlil sont inchangeables. Certes, la royauté a été donnée à Ur, mais un 'bala' éternel ne lui est pas donné. Ce 'bala' de la royauté, qui a dépassé (tous les autres) depuis que les hommes sont devenus sédentaires jusqu'à ce qu'ils se sont multipliés, sur lequel on pleure maintenant, cette royauté, ce 'bala', afin de le prolonger, afin d'en porter les peines, mon Nanna, ne t'en soucies pas : fais-le avorter? (cf. um-ki-ra-ra?) ... ».

Il est dit ici que la royauté était un 'bala' : mot classique qui signifie « un office confié temporairement à plusieurs personnes qui le remplissent à tour de rôle ». Dans un sens plus large : règne, dynastie.

Il est dit également que cette royauté était un « Wahlkönigtum », une royauté élective. Le roi était élu dans l'assemblée, dans le *puhrum* de Nippur. Car il n'est guère permis d'interpréter le mot *puhrum* ici d'une assemblée qui siège quelque part dans les hauteurs du ciel. Ses décisions étaient inaltérables, parce que ce *puhrum* était divin. On comprend que la prêtrise de Nippur ait été bien jalouse de ce privilège. Elle a donné cette royauté la plupart du temps au plus fort, on le devine, à moins qu'il respectât les privilèges de cette prêtrise.

Or, graduellement, les Sargonides ont détruit cette structure politico-religieuse. Ils faisaient des *ensi*, c.-à-d., des représentants des « dieux-villes », les administrateurs tributaires de la ville d'Accad. Cette thèse, qui ne peut

<sup>1</sup> Th. Jacobsen, *Sumerian Kinglist*, 158 ss.

<sup>2</sup> Textes : *Ur Exc. Texts*, VI<sup>2</sup> + *STVC* 25.

pas être facilement prouvée dans sa généralité par les documents que nous possédons des temps d'Accad, est cependant une déduction qui s'appuie assez solidement sur les documents de la 3<sup>e</sup> dynastie d'Ur. Pour cette période le fait est prouvé. Il n'a pas été une innovation de cette dynastie, mais elle l'a reçu de la dynastie d'Accad.

Sargon faisait ensuite de la ville d'Accad le centre de l'administration royale. Il créait une armée professionnelle pour soutenir la royauté. La « déesse-ville » d'Accad devenait Ištar, qu'il associait, non à Enlil (Kronos), comme l'était l'Ištar sémitique (selon Philon), mais au dieu du ciel, An. Ainsi, il dissociait virtuellement Accad de la ville d'Enlil, de Nippur, et il l'associait à Uruk, à la ville sumérienne par excellence dans le Sud du pays. La dynastie d'Accad devenait la « bala d'Ištar », la « bala d'Accad ». Tout cela signifie un syncrétisme énorme et l'Inanna sumérienne, la fille du dieu de la lune, a dû le ressentir.

Tout cela était peut-être politiquement très sage et n'aurait pas dû heurter trop les Sumériens, si la « démocratie divine » n'avait pas été ancrée si profondément dans la pensée et dans la pratique religieuse de ce peuple : leur ville, leur temple, n'était pas en premier lieu un lieu de culte et d'adoration individuelle, il était l'extériorisation rituelle et sacramentelle de leur philosophie et de leur pensée mythique. En détruisant la structure de leur société, il détruisait les mythes, les principes sur lesquels cette société était bâtie. Sargon, dans son idéalisme et dans son intellectualisme, n'a pas pu sonder les profondeurs où cette société était ancrée.

Dans un sens, ce n'était pas une sécularisation : bien loin de là. La royauté se fondait désormais sur des principes qui étaient étrangers à la religion sumérienne, elle se fondait sur elle-même. Pour les Sumériens, le roi était le représentant du dieu du ciel, présidant au conseil des dieux, *in casu*, au conseil des « dieux-villes ». Ces réformes devaient mener à la déification du roi. Le roi sumérien était aussi rempli du 'mana' divin. Qu'on compare le me-lám, l'éclat divin, de Gilgameš quand il apparut sur les remparts d'Uruk et que les bateaux des ennemis se sont rompus d'eux-mêmes (poème de G. et d'Agga). Mais il possédait ce 'mana' en vertu de la représentation divine : autant que nous le sachions, le roi sumérien ne s'est pas déifié pendant sa vie. Le successeur de Sargon, Narāmsîn, s'est mis les cornes sur la tête pendant sa vie, a sécularisé les autres « dieux-villes », les a réduites

à être ses clients. Avec Accad, le roi absolu, déifié, est entré dans l'histoire de la Mésopotamie. Ce n'était pas son invention, il a pris cela d'ailleurs. C'est un syncrétisme. En faisant cela, il a réduit les « dieux-villes » à des êtres théologiques et il a séparé ce qui dans la religion sumérienne ne pouvait pas être séparé : les dieux et la société.

Il semble bien que Sargon ait voulu respecter les privilèges de la prêtrise de Nippur. Après sa victoire sur Lugalzagesi il a mené le roi vaincu subjugué devant Enlil<sup>1</sup>. Il est même possible que cette prêtrise ait donné l'ordre à Sargon de refouler le roi d'Uruk qui par ses conquêtes avait péché contre l'ordre sacré. Lugalzagesi mené devant Enlil a dû prononcer probablement la sentence « *en-lil za-a-kam* » « Enlil, tout est à ta disposition », comme plus tard les ennemis vaincus par le vieux Sargon ont dû crier « *kūma ištar* » « Ištar, c'est à toi ». On peut même croire que la prêtrise l'a salué comme le sauveur de la patrie, qu'elle a voulu vivre en paix avec lui, voulu soutenir une « paix négociée », alors que le roi fougueux commettait les mêmes infractions contre l'ordre sacré qu'auparavant Lugalzagesi. On remarque que Nippur brille par son absence dans les coalitions qui se sont formées contre les Sargonides. Sargon, Rīmuš et Maništušu protestent qu'ils ont reçu la royauté d'Enlil. Dans les malédictions, Enlil est invoqué en premier lieu. Pourtant un changement a eu lieu : on ne trouve guère le nom d'Enlil dans les inscriptions de Narāmsīn, même pas dans les invocations des malédictions : chez lui Ištar prend complètement la place d'Enlil<sup>2</sup>. Aussi était-ce Narāmsīn qui selon la tradition littéraire a détruit Nippur et le temple d'Enlil. Mais on reconnaît la tendance, l'éloignement de Nippur déjà chez Sargon : quand la coalition avait assiégé Accad et que le vieux roi réussit à leur infliger une défaite, ils devaient apparaître devant Ištar et crier : *inanna za-a-kam ku-ma ištar*<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Comparer Gilgameš et Enkidu qui après avoir tué l'ennemi de Šumer, Huwawa, viennent à Nippur pour y déposer la tête de l'ennemi tué devant les pieds d'Enlil; P. Garelli, *Gilgameš et sa Légende*, 80 ss.

<sup>2</sup> H. Hirsch, « Die Inschriften der Könige von Akkad », *AfO*, XX, 1 ss.; A. Pöbel, *Ass. Stud.*, XIV, 23 s.

<sup>3</sup> Cf. L. W. King, *Chronicles*, II, 35, Rev. 2.

6° *La réforme religieuse, complément nécessaire de la politique profane. Le rôle d'Enhedu'anna, la fille de Sargon*

Il est classique de considérer Sargon comme le protagoniste de l'élément sémitique dans la population de la Mésopotamie, de leur langue, de leur culture religieuse. Personne ne doute qu'il ne descende d'un milieu sémitique. Si l'on étudie son activité, on ne peut pas nier certaines tendances : les inscriptions en langue accadienne plus fréquentes, l'introduction de la bilinguïté, les documents administratifs en langue accadienne, et enfin, ce qui n'a pas été l'objet d'une recherche jusqu'ici : le syncrétisme entre l'Ištar sémitique et l'Inanna sumérienne, qu'on ne connaissait que des temps babyloniens anciens, de la célèbre « Exaltation d'Inanna » (v. plus bas), mais qui est certainement un produit de la politique religieuse de Sargon, et, disons-le d'emblée, de sa fille admirablement douée, Enhedu'anna.

Qu'y-a-t-il de cette descendance sémitique de Sargon? D'abord : nous ne voulons pas faire de Sargon un sumérien. Mais on peut poser la question. Notons quelques moments de sa vie et de son œuvre, tels que la littérature sémi-historique nous les ont transmis :

1° Il est dit être le fils d'une nin-dingir, d'une « dame divine », né en secret et exposé par elle<sup>1</sup>.

2° Il a été aimé par Ištar dans sa jeunesse<sup>2</sup>.

3° Il est devenu l'échanson à la cour d'Urababa, du roi de Kiš<sup>3</sup>.

4° Au commencement de son règne il a mené Lugazagesi prisonnier devant Enlil à qui le roi s'est soumis<sup>4</sup>.

5° L'époque a été appelée le « bala d'Ištar »<sup>5</sup>.

6° Les rois vaincus par lui à la fin de sa vie ont dû crier pourtant : « à ta disposition, Ištar »<sup>6</sup>.

7° La remarque la plus énigmatique se trouve à la fin de la « malédiction

<sup>1</sup> Cf. la légende de Sargon, *ANET*<sup>2</sup>, 119.

<sup>2</sup> Cf. *ib.*

<sup>3</sup> Th. Jacobsen, *Kinglist*, 110, 32.

<sup>4</sup> Cf. *AfO*. XX, 35, 26 ss. Remarquons dans ce contexte que Sargon dit qu'il a « sacré ? Nippur pour Enlil », *ib.* 44, 10, 18 ss., expression difficile à comprendre. A-t-il expurgé les éléments d'opposition de l'assemblée pour y mettre ses propres adeptes?

<sup>5</sup> L. W. King, *Chronicles*, I, 3, 1.

<sup>6</sup> Cf. p. 187<sup>3</sup>.

d'Accad », du texte dont le thème est la haine contre Accad : « pour la destruction d'Accad, rendons grâce à Inanna »<sup>1</sup>.

Si, d'une part, Accad est identifié à Ištar, de l'autre part, on rend grâce à Inanna pour sa destruction, il en résulte une contradiction telle qu'on est invité à en chercher les raisons. Dans la tradition subséquente, la déesse a été syncrétisée dans la personne d'Inanna-Ištar. Ce syncrétisme doit avoir joué un rôle très important dans la politique religieuse du roi.

Sargon est né d'une « dame divine ». Or, ces prêtresses appartenaient à la haute aristocratie<sup>2</sup>. Dans ces milieux l'influence sumérienne était très forte. Qu'elle l'a été aussi dans la famille de Sargon, est prouvé par le fait que sa fille, Enhedu'anna, a écrit un sumérien qui compte parmi le meilleur que nous possédons de cette langue. Et elle dit bien elle-même que ses écrits dont de sa propre main à elle : « Je t'ai enfanté ce cantique comme une femme en travail, pleurant et criant 'c'en est assez, c'en est trop!'. Ce que je t'ai dit dans l'obscurité de la nuit, que le chantre te le répète à la lumière du jour! »<sup>3</sup> En outre, son style est personnel à un point tel qu'on ne peut pas s'y méprendre. Impossible de maîtriser la langue sumérienne d'une pareille manière, si Enhedu'anna ne l'avait parlée comme sa langue maternelle et si elle n'avait pas été élevée dans une école sumérienne (ce n'est pas un anachronisme!). Impossible d'écrire une langue de la sorte, si l'on n'aime pas cette langue. A cette lumière, l'usage de l'accadien et la bilinguïté paraissent être plutôt une concession préméditée au groupe ethnique qui devait aider Sargon à conserver son hégémonie personnelle, aux soldats de son armée professionnelle. Lui, il semble descendre d'un milieu aristocratique, qui n'avait plus d'autre connexion avec la population sémitique que le fait qu'il en descendait.

Sargon est dit avoir été aimé par Ištar dans sa jeunesse. On pourrait mettre cette remarque sur le compte de l'Inanna guerrière : il lui devait ses victoires. C'est peu probable, car, il avait une longue carrière derrière lui avant d'éliminer Urzababa et Lugalzagesi. Ištar ou Inanna n'étaient pas quelque chose d'abstrait, elles étaient de sang et de chair, une fille, une

<sup>1</sup> Cf. *ZA*, NF XXIII, 75, 283, et ib. p. 49.

<sup>2</sup> Cf. dernièrement J. Renger, *ZA*, NF XXIV, 134 ss.

<sup>3</sup> Cf. W. Hallo et J. van Dijk dans *JAOOS Res. Ser. III* où l'hymne nin-me-šár-ra est traduit et commenté. Sous presse; 138 ss.

femme, qui incarnait la déesse. Si Sargon a été aimé d'elle, cela veut dire, que cette prêtresse s'est intéressée au jeune homme doué et intelligent. Ou encore : qu'elle l'a élevé ou même, qu'elle l'a épousé. Par conséquent, Sargon a eu des contacts avec des milieux religieux, théologiques, avec une femme qui par sa profession connaissait parfaitement les deux religions. Il va de soi que la déesse Inanna-Ištar a eu un rang prééminent dans ces milieux. Ces milieux aristocratiques ont pu ouvrir la porte à sa carrière brillante : comme jeune homme il a été choisi comme échanson à la cour d'Urababa, ce qui était un office de distinction comparable à un poste de ministre, mais en même temps un office qui de nouveau relevait du domaine de la religion.

Dans ce milieu Sargon a dû concevoir le complément nécessaire de sa politique profane : l'unification de la religion sumérienne et le syncrétisme de cette religion avec la religion des Sémites, qui dès ce moment formaient probablement la majorité de la population. Jusqu'ici on a mis l'accent sur le caractère sémitique des syncrétismes entrés dans la religion sumérienne, mais il faut aussi considérer qu'à l'intérieur de cette religion à un moment donné de son histoire une grande partie du panthéon a été syncrétisée. Ainsi, les déesses mères, tout le groupe des déesses de la végétation, tout le groupe de leurs fils : Damu, Lil, etc., que j'appellerais volontiers les « dieux-fils », qui ont été syncrétisés avec le « dieu-fils » par excellence, Dumuzi. Les multiples apparences d'Inanna. Dès que ces dieux n'avaient plus la fonction de « dieux-villes », les différences devaient s'évanouir et il n'y avait plus de raison pour les distinguer les uns des autres. Il se peut que le panthéon systématique, tel que nous le connaissons par les listes de dieux systématiques, qui n'ont pas de précurseurs dans les temps présargoniques, relèvent de ces syncrétismes, puisque les différents groupes locaux n'y sont reconnaissables qu'après une étude sérieuse. C'est-à-dire, que le fameux « Reichspantheon » doit son existence au syncrétisme de la période d'Accad, bien que les motifs théologiques sur lesquels ce panthéon est bâti, fussent connus de bonne heure, comme j'ai essayé de le montrer ailleurs<sup>1</sup>. Pourtant, il me semble que pour le moment les arguments pour appuyer ces hypothèses sont trop fragiles. Il faudra laisser ce chapitre de l'histoire de la religion

<sup>1</sup> *Acta Or XXVIII*<sup>1</sup>, 1 ss.

sumérienne à l'avenir, quand nous pourrons peut-être un jour dater les compositions syncrétistes dans lesquelles ces groupes de dieux se trouvent généralement dans un ordre fixe. En outre, ces syncrétismes ne relèvent qu'indirectement du contact ethnique. Nous ne faisons qu'attirer l'attention ici sur ce chapitre très important de la religion sumérienne pour nous limiter dans la suite à quelques considérations sur le syncrétisme de la déesse Inanna-Ištar.

### 7° *Les mesures politiques des Sargonides relevant de la restructuration religieuse*

Un acte politique très important de Sargon, ou peut-être de ses successeurs, était la nomination d'une sumérienne à la prêtrise d'Ištar à Accad et d'une accadienne à celle d'Ur, dans la partie sumérienne du pays, dans la personne de la fille même de Sargon, Enhedu'anna.

1° Cela nous semble être le sens d'un passage de la « malédiction d'Accad » dont la portée n'a pas été comprise tout à fait, à notre avis. Le commencement de cette composition porte un jugement assez favorable sur la personne de Sargon. Cela se comprend : la composition dérive probablement des milieux nippuriens. Enlil lui avait donné la royauté. Sargon était le roi légitime d'après un décret inaltérable du *puhrum* de Nippur. L'opulence de la ville d'Accad y est mise en vedette sans qu'on y trouve de traces de ressentiments ou de jalousie. Alors, Narāmsîn est monté sur le trône « comme le soleil ». Le texte continue<sup>1</sup> :

« ... les *ensis*, les grands-prêtres,  
les enrégistres de la plaine,  
ils apportèrent en ce lieu les livraisons pour la fête du mois et pour la  
fête du Nouvel An ... »

C'est déjà beaucoup plus grave : ces livraisons appartenaient à Nippur. C'était la propriété du dieu principal de Šumer, d'Enlil. Implicitement il est dit dans ces lignes que Narāmsîn avait mis Ištar à la place d'Enlil. Cela cadre bien avec le fait, que dans les invocations à la fin des textes historiques de ce roi Ištar se trouve à la place d'Enlil et encore avec ce qui est dit dans

<sup>1</sup> ZA NF XXIII, 66, 40 ss.

in-nin-šà-gur<sub>4</sub>-ra dans le poème « grosse Dame » d'Enhedu'anna, III: nin an-<sup>d</sup>en-líl-da diri-ga « Reine, plus grande qu'An et Enlil ». Le dernier reste de la structure sociale et religieuse du pays de Šumer en était détruit. On comprend ainsi la réaction de la sumérienne :

« La pure Inanna (=la prêtresse) n'osa pas toucher ces livraisons;  
 étant fille de Šumer?<sup>1</sup>, le message de l'Ekur (=du temple d'Enlil), du  
 temple où tout cela devait être porté?<sup>2</sup>,  
 dont le charme est irrésistible, l'a épouvantée,  
 Accad la fit trembler,  
 elle commença à craindre l'Ulmaš (le temple d'Ištar à Accad),  
 elle s'enfuit de la ville, où elle avait eu sa demeure.  
 Comme une jeune fille qui s'échappe du gynécée,  
 ainsi Inanna quitta le sanctuaire d'Accad;  
 comme un soldat qui court aux armes,  
 ainsi elle s'envola bataillant contre la ville,  
 elle s'y opposa, (comme si) elle abattait des ennemis ... »

Ces livraisons étaient tabou pour cette prêtresse. La prêtrise de Nippur lui a passé un mot et elle s'est rangée de leur côté. C'est donc cette prêtresse qui a aidé à organiser la résistance. Si nous avons fait à juste titre cette légère correction, elle était sumérienne. Sinon, elle s'est mise de leur côté, et pour cette raison elle a dû l'être.

2° A Ur, Sargon a nommé sa fille à lui, Enhedu'anna, à la prêtrise de Nanna-Su'en, du dieu de la lune. Nous ne possédons pas de noms de prêtresses-en d'Ur d'avant Accad. Ce n'est pas une raison pour dire qu'il n'y en ait pas eu. D'après Accad nous en possédons la succession pour plusieurs siècles<sup>3</sup>. Ces prêtresses étaient de sang royal. Sargon a certainement

<sup>1</sup> Après une légère correction : dumu-egi-gim au lieu de : i.ku-gim.

<sup>2</sup> ki-ni-di-dam : cf. Ezinu et U<sub>8</sub> 62 : ki-gubu ni-di-<sup>d</sup>en-ki-me-eš. Ainsi : CT XLII, 45; BM 16921.

<sup>3</sup> Cf. la littérature chez J. Renger, ZA, NF XXIV, 114 ss. J. Renger, l.c., 133 rem. 157 a réuni les références relatives au fait que les rois d'Ur s'appellent aussi l'époux d'Inanna, qu'ils consommaient le mariage sacré avec elle. Comme rois d'Ur, ils étaient l'époux de Ningal, de l'épouse du dieu Su'en. Ayant réuni la « royauté et la dignité d'en », ils consommaient le mariage sacré à Uruk avec Inanna. Quelles ont été les conséquences pour la prêtresse-en à Ur? A-t-elle aussi réuni la dignité d'en à Ur et la dignité de nin à Uruk?

cherché le meilleur poste pour cette fille. De cette manière, elle représentait la déesse Ningal, l'épouse de Su'en, la mère d'Inanna, qui dans la théologie d'Accad était devenue l'épouse du ciel, la « Reine ». Ningal, et par conséquent, Enhedu'anna, devenait ainsi la belle-mère du dieu du ciel : muru. Sargon, son père, bien versé dans la théologie sumérienne, s'appelle pa<sub>4</sub>-šeš-an-na, le « grand frère aîné » du ciel.

Les relations de l'office de prêtresse de Su'en à Ur avec la prêtrise à Uruk sont difficiles à déterminer : il y en a eu certainement. La prêtresse d'Ur était désormais la belle-mère du dieu du ciel. An étant roi, Inanna-Ištar devenait « Reine ». Uruk en devenait ki-nin : la « ville-reine », c.-à-d., Inanna<sup>1</sup> n'était plus désormais une nu-gig, une « femme tabou », une courtisane, mais l'épouse du Ciel. Autrefois elle avait été nin-banda « la seconde reine », la « reine courtisane ». Si l'en d'Uruk accomplit le mariage sacré avec Inanna, c.-à-d. avec la prêtresse-lukur, on comprend ainsi l'abomination commise par Lugalanne, le prêtre-en d'Uruk en s'approchant d'Enhedu'anna<sup>2</sup>.

Cette Enhedu'anna, la fille de Sargon, a été l'une des femmes les plus remarquables de l'antiquité. Les fouilles d'Ur nous ont livré son portrait et les cylindres-sceaux de ses intendants. Elle était une écrivain de grand talent. Quatre grands hymnes à Inanna-Ištar doivent lui être attribués avec certitude. Elle est ensuite l'auteur d'un cycle d'hymnes didactiques aux temples d'Accad et de Šumer. Elle y montre ses grandes connaissances de la mythologie sumérienne. Ces hymnes semblent avoir été écrits dans le but de faire ressortir presque uniquement la fonction sacramentelle et mythologique du temple. La fonction sociale n'y est guère touchée. Son style trahit une personnalité forte, sensitive, d'une imagination prodigieuse. Il faudra attendre une Christine de Pisan avant de rencontrer de tels accents chez une poétesse. Sa pensée théologique est profonde, sa connaissance des mythologèmes sumériens est si grande, qu'elles présupposent une sérieuse étude de la tradition et des sources écrites de cette langue. Sa situation à Ur était idéale pour propager ses idées théologiques et religieuses. Elle l'a fait, au grand détriment de son bonheur personnel.

<sup>1</sup> Pour ki-nin « ville-reine », cf. les références dans *Sum. Götterlieder*, II, 49.

<sup>2</sup> Cf. supra p. 189, rem. 3, l. 90.

8° *Ištar-Inanna*

Enhedu'anna a su profiter de sa situation à Ur pour prêcher son Inanna-Ištar. En faisant cela, elle faisait aussi de la propagande pour Accad, car Ištar était la déesse-ville, Accad. On pourrait peut-être formuler un énoncé de la thèse principale de ses réformes théologiques : syncrétiser Ištar, la déesse-ville d'Accad, avec l'Inanna d'Uruk, la fille de Su'en; en faire ensuite l'épouse du dieu du ciel, la « Reine ». Le dieu du ciel étant le père du panthéon, tous les dieux qui lui étaient subordonnés furent subordonnés de cette manière à la « Reine », à Ištar, et conséquemment à Accad, à la ville qui dominait désormais de droit divin la totalité du pays.

Pour cette raison, le roi de droit divin, Narāmsîn, s'est mis les cornes sur la tête. Il est bien possible que le panthéon systématique doive son existence à cette politique religieuse des Sargonides.

a) *L'exaltation d'Ištar-Inanna*

C'est ainsi qu'on appelle généralement le syncrétisme Ištar-Inanna. Cette exaltation se trouve dans l'hymne d'Enhedu'anna *nin-me-šár-ra*, mais elle n'en est pas le motif principal. Elle l'est cependant de son hymne *in-nin šà-gur<sub>4</sub>-ra* « grosse Dame ».

C'est aussi le motif d'une grande composition en honneur d'Inanna des temps babyloniens anciens, composition connue depuis longtemps. Cette hymne didactique semble être de la main de Taqīš-Gula, d'un professeur qui vivait au 17. siècle sous le roi babylonien, Abi'ešuh<sup>1</sup>. Le dieu du ciel formule lui-même l'énoncé de la thèse. Il dit à Inanna<sup>2</sup> :

« Le décret de ma divinité est, comme le beau ciel, sans pareil ... :

Du pivot cosmique dont les limites inspirent l'effroi, dont on ne peut pas s'approcher,

moi, le dieu du ciel, je me soucie : prends-en le sommet!

Approprie-t'en les confins dans la terre humide, prends-en possession.

<sup>1</sup> Cf. W. G. Lambert, *JCS*, XI, 11; J. van Dijk, *Uruk vorl. Ber.*, XVIII, 51.

<sup>2</sup> Sur l'exaltation d'Ištar, cf. dernièrement A. Falkenstein, *BiOr*, IX, 89; B. Landsberger, *WZKM*, LVI, 126<sup>64</sup>. Le texte a compris au moins cinq tablettes, qui peuvent être restituées seulement en partie. Pour le passage cité, cf. *RA*, XI, 150; *TCL*, VI, 51 + 52.

Monte vers mon trône royal, siège dans les hauteurs ...

En correspondance avec mon nom (= an-šár « l'horizon céleste »),  
que ki-šár (l'horizon terrestre) soit ton nom ...

Lorsque tu t'es élevée, Inanna, à être la Reine (nam-nin) de tous les  
dieux,

Innin, sois l'étoile qui brille sur eux, qu'on t'appelle : 'Ištar des étoiles'  
... »

Ce discours du dieu du ciel change l'état civil d'Inanna dans le panthéon sumérien. Elle reçoit le nom de ki-šár « l'horizon/la totalité de la terre », c'.-à-d. de la « terre-mère », et elle devient l'épouse du Ciel. Comme l'épithète caractéristique d'An est : lugal « roi », elle devient nin « reine ».

Mais Inanna, la fille du dieu de la lune, Su'en, n'était pas une déesse-mère, elle n'était pas « mère » du tout<sup>1</sup>, elle était une fille de joie, l'incarnation de la vie sexuelle qui allait d'un amant à l'autre. Elle étant devenue « reine », Uruk devient par conséquent : la « ville-reine », ki-nin.

Or, l'énoncé de cette thèse se retrouve dans l'hymne d'Enhedu'anna, « grosse Dame », auquel nous nous sommes référés déjà, 93 ss.<sup>2</sup>. Nous en donnons une transcription et une traduction, le texte n'étant publié qu'en copie :

[<sup>d</sup>inanna dingir-na-me ...]-za nu-mu-e-da-sá  
gaba-za [me-šár-ra] mu-e-da-ur<sub>4</sub> an-ki nì-za nu-si-g[e- ?]  
an-da <sup>e</sup>en-líl-da mu-e-da-sá zà-gal-bé mu-u[n-dú]r-ru-un  
...  
ur-gal-gal imin-bi ba-e-u<sub>5</sub> an-na ba-è-dè  
an-gal-e mùš-za ní bí-te ki-dúr-zu im-mi-hu-luh  
ki-dúr-an-gal-la-ke<sub>4</sub> dúr m[u-e]-gar su {nu-}mu-e-da-zi-zi  
gidri bára-mah ga[rza gidri]-lugala šu-zu ga-mu-un-si

<sup>1</sup> Il est bien vrai que dans certaines traditions l'Inanna sumérienne est aussi mère. Ainsi, le dieu Šara d'Umma est réputé être son fils (cf. A. Deimel, *Pantheon s.v.*). Cela est dû probablement à des syncrétismes à l'intérieur de la religion sumérienne. <sup>q</sup>lál/lú-lál « homme-miel », l'ange de la lune, est dit être le fils du ciel et d'Inanna : *CT*, XLII, Pl 6 VI. Etant le miel personnifié, il doit être théologiquement le fils du ciel, comme l'huile, les plantes, etc. S'il est le fils du ciel, il doit être le fils aussi de la terre. Il s'ensuit que le texte précité doit être daté d'après le syncrétisme Inanna-Ištar/Ki = la terre-mère.

<sup>2</sup> Le texte du passage se compose de Ni 9801 = *Belleten* XVI 354 + HAV 21 + IM 51543. Les variantes ont été négligées ici.

dingir-gal-gal-e-ne kir<sub>x</sub>(KA) ki-za bí-in-su-bu-uš šu-kin  
mu-un-dib-bé-eš

kur-an<sub>x</sub>(BĀD)-na kur<sup>na4</sup>gug<sup>na4</sup>za-gìn kir<sub>x</sub> ki-šè mu-ra-an-te  
ebih kir<sub>x</sub> ki-šè nu-mu-ra-an-te šu nu-mu-ra-an-mú-mú  
gù-an-né-si-gim íb-ba si-il-la-za u<sub>4</sub>-gim íb-ra-ra  
nin an<sup>d</sup>en-líl-da diri-ga [nam]-nin-z[u ga-ab]-i-i  
za-da nu-nam nì-nam-ma nu-ku<sub>6</sub> di lugal nu-ub-[ku<sub>6</sub>]<sup>1</sup>  
kaš<sub>4</sub> kar-re te-en-te-en ní bí-in-dúb-bu-dè inanna za-a-kam  
« Inanna, aucun dieu ne peut se mesurer avec ta [...].

Sur ta poitrine tu as rassemblé [les multiples forces divines], Ciel et  
Terre ne peuvent se comparer en rien avec toi,  
tu es l'égalé d'An et d'Enlil, sur la place d'honneur il t'a fait prendre  
place.

...

Tu chevauches sur les sept grands lions, tu es montée au ciel :  
Le grand An a revêtu ton visage d'effroi, il a rempli ton siège d'horreur,  
sur le trône très haut du ciel, tu t'es assise, on tremble devant toi,  
le sceptre, le siège prééminent, les fonctions divines et royales, il a mis  
dans tes mains.

Les grands dieux t'ont adorée, se sont asservis à toi,  
la haute montagne, la montagne de la cornaline et du lapis, se sont  
prosternées devant toi.

Mais Ebih ne s'est pas prosternée, elle ne t'a pas adorée :  
comme un ouragan qui arrache (tout) dans sa fureur, comme la tempête,  
tu les as abattus.

Reine, plus grande qu'An et Enlil, je veux louer ta dignité de Reine :  
Si ce n'est en vertu de toi, aucune décision ne se prend, le roi ne pro-  
nonce pas une sentence :

Avancer, reculer, reposer et accalmer, c'est à toi, Inanna ... »

Ainsi, le texte continue sur une cinquantaine de lignes énumérant des concepts antithétiques en forme de chiasmes, déclarant à la fin des lignes : « c'est à toi, Inanna », en accadien : *ku-ma ištar* « c'est à toi, Ištar », la même sentence que les roi vaincus par le vieux Sargon devaient prononcer devant Ištar = Accad.

<sup>1</sup> HAV : za-da nu-me-a nam na-ma-tar-tar.

Le nam-nin « la dignité de reine » d'Inanna se trouve aussi dans le grand poème d'Enhedu'anna, nin-me-šár-ra, 112 ss. : « du fondement du ciel, du zénith, tu es la reine suprême; les Anunna se sont soumis à toi; bien que par ta naissance tu ne fusses qu'une Maîtresse (une reine courtisane) »<sup>1</sup>. L'Inanna sumérienne est ici bien contredistinguée de l'Ištar sémitique. La première n'était qu'une nu-gig, une « femme tabou ».

Cette exaltation d'Inanna n'a pas été canonisée par les théologiens sumériens : Inanna ne figure pas comme l'épouse du ciel ni dans la liste de Nippur (*SLT*, 122-24), ni dans la liste *TCL*, XV, 10. Mais la grande liste de Babylone, composée à la fin de la dynastie de Hammurabi, l'a canonisée; là, elle est identifiée à ki « la terre-mère »<sup>2</sup>.

#### b) *L'Ištar guerrière*

Nous ne croyons pas qu'il soit possible pour le moment de dire avec certitude que les Sumériens n'ont pas connu l'Inanna guerrière. Les sources à notre disposition d'avant Accad sont généralement des inscriptions historiques qui remontent à l'époque d'après la grande invasion sémitique. Même si l'on trouvait l'Inanna guerrière attestée dans ces sources, il faudra se demander si ce trait de la figure d'Inanna n'est pas dû à une influence sémitique d'avant Accad. Nous ne pouvons pas encore interpréter les textes littéraires des temps de Fārah. Les mythes dans lesquels Inanna joue un rôle n'ont été conservés que dans des copies babyloniennes anciennes. Ces mythes se déroulent souvent dans la période héroïque et dans les temps mythiques primordiaux. Il est pourtant peu probable qu'il faille assigner une date basse à tous ces mythes. L'Inanna guerrière s'y trouve. Enmerkar et l'En d'Aratta 290 : <sup>4</sup>inanna ur-sag mé-sahar-ra sag ešemen di-dam « Inanna, la soldatesque, qui joue son jeu dans la bataille (et) dans la poussière »; Lugalbanda et Hurrum 13 : mé ki-ešemen-<sup>4</sup>inanna-ke<sub>4</sub> « la bataille, le jeu d'Inanna » : expression bien connue de Ninurta. Le poème de Gilgameš qui tue le taureau céleste nous dépeint une Inanna furieuse. Le mythe d'Enki et Inanna nous raconte qu'Inanna a reçu l'art de la guerre d'Enki. Ce qui s'accorde mal avec le caractère de ce dieu<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Cf. p. 189, rem. 3, ll. 112 ss.

<sup>2</sup> Cf. *Acta Or.*, XXVIII<sup>1</sup>, 6 ss.

<sup>3</sup> Cf. *Illustreret Religionshistorie*, I, 408 ss.

Par contre, l'aversion des Sumériens contre cette Inanna guerrière se trouve dans le passage de la malédiction d'Accad que nous avons cité plus haut (p. 192). Le temple d'Ištar, l'Ulmaš, était devenu trop larmoyant pour la Sumérienne, elle tremblait. Quand Enhedu'anna supplie la ville d'Ur de l'aider contre Lugalanne, ils lui ont envoyé le poignard, disant : « cela te convient »<sup>1</sup>.

Si l'on compare les textes de tradition sumérienne sûre avec ceux d'Enhedu'anna, les allusions à l'Inanna guerrière y sont extrêmement rares, tandis que les hymnes d'Enhedu'anna en abondent, pour ne pas dire : ils ne connaissent que l'Ištar guerrière et sanguinaire. L'un de ces hymnes, in-nin me-huš-a « Dame des forces divines méchantes », ne connaît que cette Ištar. Elle y est la personnification, la « déesse-ville », Accad, qui sur l'ordre du dieu du ciel punit le pays d'Ebih, celui-ci ne voulant pas se soumettre.

Nous ne pouvons pas croire que l'Ištar guerrière d'Enhedu'anna puisse être un produit de la tradition sumérienne : là, le vengeur est toujours un dieu comme Ninurta, Nergal, Iškur — avec qui l'Ištar accadienne a en outre certains traits en commun —, et les grands dieux sumériens ont été heureux de pouvoir déléguer ces devoirs désagréables à ces dieux guerriers. La guerre n'était pas le devoir des femmes chez les Sumériens, la rixe leur était propre.

Comme ces dieux guerriers, Ištar (=Accad) prétend toujours agir sur les ordres d'An et d'Enlil; même si elle détruit les villes de Šumer, elle justifie ses méfaits en en appelant aux dieux suprêmes du pays. C'est encore une caractéristique qu'elle a en commun avec les dieux guerriers de Šumer à qui Enhedu'anna l'aura empruntée. C'est seulement dans les textes de Narāmsîn que ces excuses ne se trouvent plus. Il ne faut pas entendre ces excuses d'une licence poétique. Il semble que la prêtrise de Nippur soit allée très loin en soutenant Accad. C'est seulement quand Narāmsîn s'était approprié les possessions de Nippur qu'elle ménagea cyniquement une alliance entre les barbares Gutéens et les Sumériens. Voici un passage de l'hymne « grosse Dame », 8-25<sup>2</sup>.

me-gal-gal šu-du, eškiri ba-dib-bé sag-rib-mah-bé-ne  
dingir-kalam-ma-ke<sub>4</sub> <sup>5</sup>rab-gal-bé šu im-ri-ri-e-ne

<sup>1</sup> Cf. p. 189, rem. 3, l. 108.

<sup>2</sup> Cf. p. 195, rem. 2; les textes sont ici : Ni 9810 + STVC 81 I.

ní-gal-a-né hur-sag-gal-la dib-kaskala mu-un-si-si-ge  
 za-pa-ág-gá-né dingir-kalam-ma-ke<sub>4</sub> ní àm-ur<sub>4</sub>-re-ne  
 ur<sub>5</sub>-ša<sub>4</sub>-a-né <sup>a</sup>a-nun-na gi-aš-dù-a-gim sag mu-un-sìg-sìg-  
 ge-ne  
 dum<sub>x</sub>-dam-za-ni-šè kilib-ba-bé á-úr mu-un-díb-bé-ne  
<sup>a</sup>inanna e-da-nu-me-a an-gal ka-aš nu-bar <sup>a</sup>en-líl nam  
 nu-tar  
 in-nin sag-íla kur-ra ab-diri a-ba-a sag mu-gá-gá  
 šà íb-du<sub>11</sub>-ga-ni uru du<sub>6</sub>-du<sub>6</sub>-da é líl-lá-e zà-dingir-ra éš  
 ì-gar  
 ...

[gi]š-giš-lá dun-dun mar-uru<sub>8</sub> hup-sar-re-éš igi-huš gú-è  
 e-ne-di-bi šen-šen-aka tu<sub>10</sub>(b)-tab<sub>x</sub>-aka-bi nu-kúš-ù gíri-né  
<sup>ke</sup>e-sír si-ni  
 u<sub>4</sub>-huš da-da-eš-du<sub>11</sub> tu<sub>15</sub>-dalhamun túg-pala-ni-šè [x-mu<sub>4</sub>]  
 nì al-tag-ga-ni ga-ba-ra-hum tu<sub>15</sub>-u<sub>x</sub>-lu túg-sag-kèš-da-ni  
 su bí-sù  
<sup>a</sup>inanna pirig-gi-il-gi-il-la dúr-ra nì-nu-zu ku<sub>5</sub>-ku<sub>5</sub>  
 pirig-banda-hur-sag-gá har-ra-an ku<sub>4</sub>-ku<sub>4</sub> guru<sub>5</sub>-uš búr-búr  
 in-nin am-gal pirig nir-gala<sub>7</sub> nì-na-me gaba nu-[um]-ri  
 [<sup>a</sup>inanna] sag-rib-nun-gal-e-ne pú-nì-huš nu-še-ga ...

« (Grosse Dame ...) ...

qui remplit les lourds devoirs, qui jette les freins sur ces grands de la terre,

les dieux de la patrie (=Šumer!) prennent le joug sur les épaules, son effroi abat ceux qui font campagne dans la haute montagne.

Les dieux de la patrie tremblent quand elle mugit,

quand elle crie, les Anunna baissent la tête comme un roseau brisé, devant sa colère, tous ils cherchent un abri.

Si ce n'est avec Inanna, le ciel ne prend pas une décision, Enlil ne fixe pas le destin,

la Dame qui, la tête haute, survole la montagne, qui ose l'affronter?

Si le cœur lui en dit, les cités tombent en ruines, le temple est anéanti,

la demeure divine est tenue en laisse.

...

Croiser les armes, bander l'arc, le carquois, courir les regards remplis de haine,  
 c'est le jeu; livrer bataille, se battre de tous côtés, l'agitation, elle les a  
 chaussés comme des sandales;  
 de la tempête méchante elle s'est ceinte, le tourbillon est sa robe royale,  
 la parure de sa poitrine est le rugissement, la tempête de sable flotte  
 autour d'elle comme son voile.  
 Inanna, qui chevauche sur des lions entrelacés, qui décide l'incompréhensible,  
 la lionne impétueuse de la montagne, qui, la gueule ouverte, saute  
 sur le chemin,  
 la Dame, l'aurochs sauvage, la noble lionne, personne n'ose lui résister,  
 [Inanna], éminente parmi les Igigi, chausse-trape dangereuse pour les  
 ennemis ... ».

Ce passage révèle bien le talent de son auteur; sa plume dépeint l'Ištar terrible avec un coloris dont la vigueur et l'éclat nous éblouit. Sa théologie est presque moniste : c'est la description de l'orage qui passe dans laquelle Enhedu'anna reconnaît sa déesse. Cela n'est pas l'Inanna sumérienne : c'est l'Ištar guerrière qui est venue d'ailleurs. Encore : elle est la personification d'Accad. Quelques traits de cette Inanna-Ištar nous montrent d'où elle est venue.

c) *L'Ištar volante; la pluie de feu*

M.-Thér. Barrelet a tracé l'itinéraire de la « déesse armée et ailée »<sup>1</sup>, dans un article hautement intéressant sur la glyptique mésopotamienne : elle serait venue de la Syrie. Elle n'a pas voulu identifier cette déesse ne voulant pas succomber à une tendance qui identifie toute déesse dans la glyptique à Ištar. Cependant, il nous semble que dans ce cas elle doit être identifiée à Ištar. Les textes sont trop explicites à ce sujet. Voilà le passage clef du poème nin-me-šár-ra « Dame qui possède toutes les forces divines » d'Enhedu'anna, 9 ss.<sup>2</sup> :

<sup>1</sup> *Syria*, XXXII, 222 ss.

<sup>2</sup> Cf. p. 189, rem. 3.

« comme le dragon-serpent tu as craché du poison sur le pays hostile,  
quand tu grondes sur la terre comme le tonnerre, le blé ne peut pas  
se tenir debout devant toi.

Tu es le déluge qui descend de sa montagne,  
toi, la plus sublime, tu es l'Inanna du ciel et de la terre!  
Qui jette des rafales de feu, pleuvant sur les pays de Šumer,  
douée de forces divines par le dieu du ciel, Dame!, qui chevauche sur  
un guépard,  
qui sur l'ordre du ciel donne ses décisions,  
qui possède les grands rites, qui peut connaître ce qui est propre à toi?  
Dévastatrice des pays hostiles, tu as prêté tes ailes à la tempête,  
aimée d'Enlil, tu t'envoles au dessus du pays de Šumer.  
Aux ordres du ciel, tu te tiens prête,  
ma Dame, devant ta voix rauque, les pays hostiles se courbent.

...

A l'approche de la bataille, tout est ravagé,  
ma Dame, portée sur tes ailes, tu dépouilles les pays à coups de bec! »

Ce passage est d'une impertinence extrême : il faut réaliser que cela a été écrit en sumérien et pour les Sumériens. Pour légitimer les ravages causés par les armées d'Accad (= Ištar), Enhedu'anna en appelle à An et Enlil qui auraient donné l'ordre de punir et de détruire les cités en révolte contre Accad. Ces dieux étaient les chefs du panthéon sumérien! An présidait au *puhrum*, au conseil, de Nippur dans la personne du roi. Ištar était après tout une usurpatrice.

Cette Ištar volante explique aussi le relief Burney, dont l'authenticité a été controversée<sup>1</sup>. H. Frankfort a défendu, il me semble à juste titre, l'authenticité de ce relief. Ištar y est représentée avec les ailes, se tenant sur deux guépards entrelacés. Dans sa main gauche elle tient la *kippatu* et le *haṭtu*, le cercle et le sceptre, les insignes royaux. Elle porte ces insignes puisqu'elle est devenue la « Reine » du panthéon. C'est l'Ištar accadienne comme elle a été décrite par Enhedu'anna dans les deux passages que nous venons de citer. Ses pieds sont les griffes d'un oiseau de proie. Ce motif n'est connu en Mésopotamie que pour les dieux de la tempête, et conséquemment de la

<sup>1</sup> *AfO*, XII, 128 ss. : H. Frankfort, « The Burney Relief ».

guerre, qui ont les griffes « de l'oiseau  $u_{11}$ -r $\acute{i}$ -in » (Ninurta). Des deux côtés se trouve un hibou : c'est l'oiseau de désolation, classique dans la littérature sumérienne. [Cf. l'illustration, p. 177].

La pluie de feu attribuée dans le passage précité est aussi un motif commun aux dieux de la guerre sumériens, cf., *Chic. Ass. Dict.* s. v. *išātu*.

#### d) *La plaie du sang*

La plaie du sang est attestée plusieurs fois dans les textes sumériens. Comme la pluie de feu, elle est attribuée généralement aux « dieux vengeurs », à un Ninurta ou encore à Nergal ou à Era. Cf. les références dans *Chic. Ass. Dict.*, III, 75 ss., s.v. *damu*<sup>1</sup>. Le motif a été attribué à Ištar-Inanna dans un mythe publié partiellement par S. N. Kramer<sup>2</sup>. Inanna avait été violée par le jardinier Sukkaletuda. Pour venger cette injure, elle a rempli les puits de Šumer avec du sang de sorte que le peuple n'avait plus rien à boire. Or, les allusions historiques de ce texte rappellent presque à la lettre quelques passages typiques du poème *nin-me-huš-a* de la main d'Enhedu'anna. Ce poème est une transposition mythique de l'expédition de Sargon contre les montagnards d'Ebih. Or, cette plaie du sang est mentionnée également dans son hymne *nin-me-šár-ra*, 43 ss., aussi en connexion avec les peuples séditieux de la montagne : « le pays hostile qui a refusé de te payer hommage, son blé est maudit. Tu as mis en cendres sa porte principale. Dans ses fleuves, le sang est monté, ses habitants n'avaient plus rien à boire. »<sup>3</sup>

Nous ne pouvons pas entrer ici dans plus de détails. Les motifs que nous venons d'esquisser méritent d'être développés. La littérature sumérienne connaît ces motifs mythiques. Généralement ils sont attribués aux dieux vengeurs : Ninurta, Nergal, Era, Iškur et au méchant oiseau mythique, Anzu. Enhedu'anna a dû connaître bien ces textes mythologiques, dont le lexique se retrouve dans ses hymnes à Inanna-Ištar. Le syncrétisme ne concerne par conséquent pas seulement l'Ištar sémitique et l'Inanna sumérienne. Enhedu'anna a substitué aussi son Ištar aux dieux vengeurs sumériens. Les motifs littéraires et mythiques sont *un bien commun de*

<sup>1</sup> Cf. aussi : J. van Dijk, *Sum. Götterlieder*, II, 12, rem. 8.

<sup>2</sup> Dans *Arch. Orientalni*, XVII<sup>1</sup>, 399 ss.

<sup>3</sup> Cf. p. 189, rem. 3; ll. 43 ss.

toute une série de civilisations antiques et il n'est guère possible de dire qui a emprunté à qui. Encore, comme nous l'avons dit au commencement de cette communication, ces motifs communs doivent-ils relever d'un contact ethnique dans une période très reculée de l'histoire de l'humanité, si l'on n'accepte pas qu'ils aient été le résultat d'un processus psychologique. Ce que nous ne pouvons pas faire.

Les motifs littéraires et mythiques qui entourent cette figure d'Ištar sont sumériens. Les Sumériens les ont eus en commun avec beaucoup d'autres peuples. La figure Ištar-Inanna, qui en est résultée, n'est pas sumérienne. Il incombe aux étudiants de la religion cananéenne d'en retrouver les traces dans cette religion.

Il y a lieu de remarquer ici que ces syncrétismes dans la religion et dans la mythologie sumériennes peuvent aider à interpréter mieux les mythes des pays avoisinants. Si, p. ex., dans la liste de dieux babylonienne (env. 1700) <sup>a</sup>nam-úš = <sup>a</sup>mūtu = Mōt est attesté comme le kin-gi<sub>4</sub>-a de l'enfer, « l'ange exterminateur » (Tabl. V, 236 s.), il me semble qu'on ne doit pas négliger ce témoignage : son nom y est interprété : « la Peste ». Le dieu de la peste résidait dans les enfers.

### 9° *La guerre de religion*

On comprend les sentiments des Sumériens : leur déesse Inanna était devenue le symbole de l'oppression, identifiée à la ville persécutrice. Enhedu'anna et les successeurs de Sargon ont eu même le mauvais goût d'y mêler les chefs du panthéon sumérien, An et Enlil, afin de couvrir les cruautés de la nouvelle déesse. Une résistance sournoise s'organisa dans la partie sumérienne du pays. Il semble que Lugalanne, l'en d'Uruk, y ait joué un rôle considérable. C'est contre lui qu'Enhedu'anna a écrit son plus beau poème dans lequel elle le maudit du fond de son cœur. Les Sargonides ont bien réussi au commencement à défaire les différentes coalitions du Sud. Chaque fois ils ont échelonné leurs cruautés. Finalement, la prêtrise de Nippur semble s'être tournée du côté des Sumériens. Les guerres des Sargonides commencèrent à coûter de plus en plus. Le pays en ruines n'a probablement plus pu fournir les impôts : « les livraisons à la déesse ». La tentation de s'approprier les biens de la prêtrise de Nippur était grande. Narāmsîn l'a

fait<sup>1</sup>. Mais cette prêtrise, qui s'était rangée toujours cyniquement du côté du plus fort, était bien susceptible quand il s'agissait de sa propriété. Là aussi, Accad a échelonné sa cruauté. Finalement, elle « a perdu la saine raison » en détruisant le temple de Nippur. La guerre de religion a éclaté.

La coalition du Sud n'avait jamais conclu des alliances avec des peuples étrangers opprimés également par les Sargonides. La prêtrise de Nippur n'avait pas de pareils scrupules. L'issue du conflit politico-religieux est racontée du point de vue sumérien dans la composition littéraire « la malédiction d'Accad » à laquelle nous nous sommes référés déjà plus haut (p. 191 s.) : le règne de Sargon y est jugé assez favorablement. Narāmsîn a spolié ensuite Nippur de ses revenus qu'il faisait livrer désormais aux portes d'Accad. La prêtrise de Nippur a dû passer un petit mot à la prêtresse d'Accad, qui était sumérienne. Ce message, cet *inim-é-kur-ra*, le « mot de l'Ekur », l'a remplie d'angoisse. Elle se tourna contre Accad comme une ennemie.

La résistance de la prêtrise de Nippur n'a pas échappé à la vigilance de Narāmsîn. Il a détruit l'Ekur et transporté les trésors à Accad. Le récit continue<sup>2</sup> :

« ... alors, Accad a perdu la saine raison ... »

A cause de la destruction de l'Ekur qu'il aimait, qu'est-ce qu'Enlil a inventé de grand?,

<sup>1</sup> Les objections d'A. Falkenstein (cf p. 191<sup>1</sup>) ne semblent pas être insurmontables. Il est improbable que l'auteur du texte ait inventé cette destruction de Nippur. Il est bien possible pourtant que la perspective historique ait été rétrécie et que la succession des événements ait été simplifiée dans le poème. Quant aux offrandes au divin Narāmsîn aux temps des rois d'Ur, il est possible que la 3. Dynastie ait réhabilité le roi, dont ils ont imité et perpétué l'idéologie d'une façon mitigée, non sans se heurter finalement au même cynisme de la prêtrise de Nippur. La lamentation d'Ibbisîn distingue nettement deux décisions de l'assemblée de Nippur : 1. celle qui ôte la royauté à Ur; 2. celle qui la lui rend. Il faudra en conclure que la lamentation a été composée après le commencement de la dynastie d'Isin, après celle d'Išbi'era, alors que la royauté d'Ur avait été rétablie fictivement. L'expression « Enlil a convoqué les Gutéens dans Šumer » n'est peut-être pas nécessairement un cliché littéraire : l'universalisme est une caractéristique de la prêtrise d'Enlil. Il est dit : « Seigneur, Père Enlil, tu es descendu de la montagne; fils de la montagne, tu es descendu en Šumer ...; tu fais descendre les montagnards de la montagne, ... tu fais monter les fils de Šumer vers les montagnes ... » (F. Nötscher, *Enlil in Sumer u. Akkad*, 100, 32 ss.). Il semble bien qu'Enlil a su profiter des bonnes relations avec les montagnards dont il est descendu et qu'il n'a pas convoqué une fois seulement ses peuples dans Šumer.

<sup>2</sup> ZA, NF XXIII, 70, 149 ss.

Il s'est tourné vers la montagne où les ennemis habitaient,  
 il les fit descendre de là, tous ensemble :  
 un peuple rebutant, qu'on ne peut pas appeler un peuple,  
 les Gutéens, ne connaissant pas l'organisation d'un peuple,  
 qui avaient bien la stature de l'homme, mais dont les paroles sont  
 comme les abois du chien :  
 ceux-là, Enlil les fit descendre de la montagne ... »

C'est évident : la prêtrise d'Enlil s'est alliée aux pires ennemis du pays. Les conséquences en étaient terribles, aussi pour Nippur lui-même. Le pays du Nord en était désorganisé. Seul Accad était encore debout.

C'est alors que la coalition du Sud a tendu la main aux Gutéens et à la prêtrise de Nippur pour détruire Accad. Su'en (=Ur), Enki (=Eridu), Inanna (=Uruk), Iškur (=Ennegi), Utu (=Larsa), Enšada/Nusku (= ?; le plénipotentiaire de Nippur?), Nisaba (=Umma?; l'oikonomos de Nippur?) ont conspiré et juré que la ville d'Accad subirait le même sort que le temple de Nippur. Ces dieux, qui s'appellent : « les dieux humains » (dingir-l[ú-ùl]u<sup>u</sup>-me-eš!?), se sont tournés vers Accad et ont prononcé la malédiction solennelle et rituelle contre cette ville :

« Accad, tu as piétiné l'Ekur, (or ça), c'était Enlil ...  
 que tes pleurs atteignent les hauteurs de tes murailles ...  
 que les bouchers de bœufs assomment vos époux et épouses,  
 que les bouchers de moutons coupent le cou à vos enfants,  
 que les pauvres jettent les fils qu'ils ont choyés dans le fleuve,  
 que tes filles de joie se pendent à la porte de leurs boîtes,  
 que les hiérodules, les courtisanes sacrées, égorgent leurs enfants ...!  
 que dans le portail qui s'ouvre sur la patrie  
 l'oiseau de la nuit, l'oiseau des gémissements, bâtit son nid ...  
 que celui qui dit : 'je veux dormir à Accad', n'y trouve point un lit :  
 (Ainsi nous le jurons) : maintenant, le jour d'aujourd'hui, il en sera  
 ainsi! »<sup>1</sup>

<sup>1</sup> La malédiction finit sur une promesse solennelle, sinon sur un serment : ì-ne-éš<sup>u</sup> utu-u<sub>4</sub>-ne-a ur<sub>5</sub> hé-en-na-nam-ma. <sup>u</sup>utu-u<sub>4</sub>-ne-a est connu des inscriptions d'Accad <sup>u</sup>ūm-šū-ú « le dieu soleil d'aujourd'hui », contredistingué du dieu soleil et d'utu-u<sub>4</sub>-n á-a « Utu de la nouvelle lune », du dieu soleil, juge aux enfers. Il devient ainsi un « Augenblicksgott ». Ainsi, Enki confirme sa promesse,

C'en a été ainsi. Gutéens et Sumériens se sont donné la main pour détruire Accad de la surface de la terre pour toujours. C'est ainsi que la doxologie de la malédiction d'Accad : « pour la destruction d'Accad, nous rendons grâce à Inanna » s'explique. C'était l'Inanna sumérienne qui avait défait l'Ištar accadienne, c'était la prêtresse qui s'était enfuie de l'Accad belligérant.

Nous n'avons pu que tracer quelques jalons des syncrétismes et du contact ethnique dans la Mésopotamie et nous nous sommes arrêtés à la période dramatique d'Accad. Maint détail de ce que nous venons de dire doit être précisé par une étude méthodique et serrée. Nous avons voulu montrer les richesses de la mythologie sumérienne et que le problème de sa genèse n'est pas moindre dans ces temps relativement plus reculés de l'histoire.

Finissons en disant un mot sur l'influence de la théologie syncrétiste de l'époque d'Accad. Le travail de Sargon et d'Enhedu'anna n'a pas été vain. La dynastie d'Accad en a succombé, c'est vrai. Mais le peuple sumérien n'avait plus les ressources vitales pour se redresser. Quand les rois de la 3<sup>e</sup> dynastie d'Ur avaient chassé les Gutéens du pays de Šumer, les villes du Sud n'étant jamais importunées trop par leurs alliés dans la lutte contre Accad, ils n'ont pas pu ressusciter la civilisation sumérienne d'avant Accad, dont ils ont conservé la plupart des innovations. C'est en effet l'étude des documents administratifs de cette période qui nous aide à reconstruire les réformes d'Accad. Cette dynastie est devenue aussi la victime d'un décret inaltérable de l'assemblée de Nippur. L'exaltation d'Ištar au rang d'épouse du ciel a été finalement canonisée par la liste de dieux babylonienne ancienne.

---

*BASOR* Suppl. Stud. I, 52 s., et 64. Cf. aussi la promesse prophétique II Rois 7 : 1 : Ecoutez la parole de Jahweh ... : demain, à cette heure, une mesure de fleur de farine (vaudra) un siclé.